

on n'aura toujours pas interrogé les causes.

Comme l'hiver 1954, l'hiver 1608 fut extrêmement rude. On dit même que le 10 janvier de cette année-là, le vin a gelé dans le calice à Saint André des Arts. Même monté en esquimau, nous l'absorberons jusqu'à la lie ! A moins que... ■

(1) Ce livre de Martin Hirsch est sorti le 2 février 2004. Il reproduit, entre autres, l'appel largement commenté dans ces lignes.

Monsieur Lévy

Marc Villemain

Editions Plon, octobre 2003,
278 pages, 18 €.

Par Thierry Germain

Marc Villemain n'a pas de chance.

Jeune provincial englué dans un devenir très commun, fortement occupé à découvrir les lois du capitalisme en vendant (ou en tentant de le faire) des fromages de chèvre sur les marchés et au demeurant quelque peu fâché avec les inévitables et brillantes études de tout happy-

few qui se respecte (et surtout que l'on respecte), le voilà enfin qui se décide, arrivé à l'âge et même à l'heure où généralement on le fait, à jouer les Rastignac et à marcher sus à la capitale. Jusque-là, pensez-vous, ce n'est plus un parcours mais un prototype (les fromages exceptés, mais il s'en est si peu vendu...). Avec Marc Villemain, le thème ancestral mais inusable du petit chose venu dire merde à Paris aurait donc trouvé son mètre-étalon.

Las. Voilà que notre fougueux jeune homme prétend conquérir la capitale, ses ors et ses faveurs en s'appuyant non sur quelques valeurs sûres de la vogue littéraire et idéologique (pour une vision en creux, lisez Bordel) mais sur l'une des têtes pensantes les plus controversées de notre temps. Il le fait qui plus est en trouvant intelligent de militer au parti socialiste et, aggravant notablement son cas, en prêtant sa plume à quelques sociaux médiocrates de grand renom tels François Hollande, Dominique Strauss-Kahn ou même Jack Lang. « Vous de l'espoir, c'est surtout aux héritiers que vous en donnez » faisait dire l'incorrigible Jeanson de l'un de ses personnages, évidemment médecin de son état. Voilà notre jeune Villemain en bien mauvaise posture, en effet.

D'autant que cette édifiante histoire ne s'arrête pas là. Non content de s'égarer dans des idolâtries douteuses et de con-

fondre la conquête de Paris avec les bonnes pages du who's who, Marc Villemain trouve judicieux de régler en 275 pages son dû à Monsieur Lévy, et de souhaiter que l'hommage soit public. Là-dessus un éditeur juge utile de confectionner et mettre en circulation ledit ouvrage et, accessoirement, un rédacteur de la news des livres estime indispensable d'en parler (mais ça, justement, on va en reparler). Décidément, « ma vie n'est pas une existence » constatait déjà avec une pointe d'amertume Arletty, toujours avec les mots de Jeanson. Ce que confirmait derechef Michel Polac dans Charlie hebdo en « rédigeant » sur le livre de Marc Villemain l'une de ces critiques arbitraires qui prouvent que l'on peut avoir l'esprit fin et le verbe grossier mais aussi le contraire. Ou quand le « Droit de réponse » de notre enfance ne nous inspire plus, tout à coup, que celui de nous taire. Chapeau bas, avec le reste...

J'ai lu sans a priori réducteurs et sans fiche de police à portée de main le livre de Marc Villemain. Je dirai trois choses : il est admirablement construit, il est fort bien écrit et pourtant, eh oui, pourtant, je le crois tout à fait sincère.

Vous êtes comme moi : tout petit, vous lisiez les quatrièmes de couverture comme provenant d'une immanence quelconque, une voix comme cela qui sait tout, qui

vous le dit et que vous pouvez croire. J'ai mis des années à comprendre ou plutôt à accepter de comprendre que ces courts textes étaient l'œuvre ou de celui qui a écrit l'ouvrage, ou de celui qui le vend, ou de quelqu'un payé pour que l'écrivain et le vendeur s'en sortent, enfin bref, de personnes intéressées dans l'affaire.

Peut-être un peu, comme pour les bandes-annonces de cinéma, parce que cet exercice de synthèse



et de séduction est en soi une véritable forme d'art. Peut-être aussi pour conserver cette dimension supplémentaire aux plaisirs des livres. La raison emportant tout, quand la quatrième de couverture de « Monsieur Lévy » m'asséna que « ce livre est tout à tour essai, fiction, autobiographie, biographie et témoignage, il mêle tous les genres », je me suis naturellement et en synthèse fait cette réflexion : et ta sœur ?

Et bien, raté. Ce livre est effectivement un joli exercice de variations, emmêlant les voix et les formes avec un réel brio, et surtout un sens consommé de la progression. Personnage

central et pourtant, j'y reviendrai, grand absent de l'ouvrage, Bernard-Henri Lévy s'y installe sous différents jours au gré des exercices imposés par l'auteur : courriers jamais reçus puisque jamais postés, témoignages successifs dont les multiples traits sont eux-mêmes un remarquable jeu littéraire (il faut s'arrêter à ce coin de dimanche passé entre les deux Desanti, à la collation chevaline très particulière partagée avec Jacques Lanzmann ou à la recension très solerssienne d'une rencontre avec... Sollers) ou encore plongées à différentes profondeurs dans les courants chauds et froids les plus significatifs de la trajectoire de l'écrivain/essayiste, superficielle en apparence lorsqu'il s'agit de saluer Paris et Son Personnage en passant par le Flore, bien plus profonde, et dangereuse peut-être, lorsqu'il s'agit de Sarajevo.

Marc Villemain ne concède rien à cette exigence formelle lorsqu'il revient au personnage principal de l'ouvrage, c'est-à-dire Marc Villemain. Pour illustrer avec plus de justesse encore ce qui est à coup sûr la relation d'un parcours (inachevé) initiatique, l'auteur échange à un rythme soutenu les costumes de son texte : éclairs pamphlétaires tel le résumé lucide du long parcours du militant socialiste qui souhaite arriver (parcours imposé) comparé au parcours plus ramassé du militant socialiste qui souhaite arriver et sait s'y prendre (parcours libre) ;

réécrits quasi romancés des différents temps de la vie même, avec trois pages très fortes sur la mort du père (inqualifiable dans la vie, superbe en littérature : mais ce paradoxe n'est-il pas au cœur du livre ?) ; expressions plus poétiques, quoique non dénuées d'acidité, sur la découverte de Paris... Les genres abondent, en courts paragraphes qui s'empoignent, se cherchent, s'ignorent, s'opposent et finissent, ce qui dans cet exercice n'est pas une mince réussite, par se confondre dans une œuvre.

Pour une raison simple : monsieur Villemain est un écrivain. Cette question est le cœur, le sens même de l'ouvrage.

Initié à un délit salvateur par Bernard-Henri Lévy, celui de penser le monde, la vie et soi-même, Marc Villemain l'a été en même temps à la forme privilégiée que cela peut prendre : écrire. Dans un même mouvement lui ont été communiquées ce labourage et ce pâturage de l'homme bien dans son siècle : la littérature et la politique. Mais BHL n'est pas que le passeur : il est aussi le témoin de cette trajectoire qu'il a involontairement tracée. En cherchant dans son mentor « le double » derrière la façade médiatique, en « menant l'enquête » autour de ce personnage sans à aucun moment, et pour cause, réellement nous faire approcher son modèle, Marc Villemain montre, analyse et détaille en fait pour lui-même « la fêlure entre le mot

et la chose », entre l'écrivain et le politique. Il fait de son propre aveu « un autoportrait dans l'ombre de l'autre ». Ce livre est donc un impressionnant jeu de miroir, celui d'un homme dont on sent à bien des moments qu'il cherche d'abord à se sauver.

Pour parler de sa difficulté d'être, du dialogue incessant entretenu avec soi-même, de l'extrême diversité et de la totale incertitude des rôles que l'on tient et des scènes que l'on fréquente, pour s'interroger avec nous sur la réalité même et le sens exact de son compagnonnage avec Monsieur Lévy, pour rendre enfin plus tangible encore, plus compréhensible et plus émouvante aussi sa destinée de jeune provincial initié à l'écriture et à l'engagement, à ses risques et périls, par les œuvres et les expressions du très discuté BHL, Marc Villemain aura donc joué de toutes les touches de son instrument, la richesse tonale n'enlevant rien à l'harmonie d'ensemble.

Une harmonie née des mots et des formules, puisqu'il s'agit ici de faire œuvre d'écrivain. De ce dialogue délicat entre la littérature et le politique, qui se transforme peu à peu en paradoxe puis en affrontement, et où l'auteur avoue jouer rien moins que sa liberté, l'on ressort en mesurant bien à quel point la première l'a emporté. « La littérature comme ultime possibilité de prêter valeur à ce qui n'est rien » nous

dit Marc Villemain, qui semble aujourd'hui parvenu à ce point de son parcours, mettant d'ailleurs en exergue à la fin du livre cette sentence de Jean-Paul Enthoven : « ce que l'on transmet, la seule chose que l'on transmet, c'est du style ».

C'est aussi parce que la littérature semble la voie finalement privilégiée par l'auteur, revenu profondément blessé sans être blessant de son parcours politique, que ce livre est en lui-même un signe fort du désir et du métier d'écrire. Car rien n'est simple : « mon angoisse n'est pas la feuille blanche, c'est celle des acnéiques. Mon angoisse, c'est la page déjà toute noire de moi » avoue Marc Villemain dans l'une de ses (fausses) lettres à monsieur Lévy. Angoisse atténuée par un sens aigu de la formule, puisque « le seul texte qui vaille, c'est le mot, le bon » et une palette très large dans leur maniement. Ainsi de Yann Moix admirablement résumé dans ce mini-portrait qui ne sera pas pour lui déplaire : « Proust sur psychologies.com », de cette superbe définition de l'admiration : « une très humble inclinaison de la tête devant un indice de l'idéal » ou de l'évocation en ces termes de l'arrivée de Bernard-Henri Lévy dans sa vie : « sa parole, dans les miasmes de cette platitude, fit l'effet d'un tir d'AK 47 dans une loge de l'Opéra de Paris ».

Une harmonie née aussi de la

grande sincérité de cette œuvre, qui eut pu tout aussi bien, et en changeant peu de mots, être une redoutable sortie. C'est que la personnalité de Bernard-Henri Lévy pouvait assez favorablement s'y prêter, à tout le moins son être social. Mais lorsque Marc Villemain s'adresse à lui, c'est pour remarquer que « vous savez trouver dans l'œil de votre pire adversaire le moment commun de la difficulté d'être ». Or, tout est là. Engagé en politique avec une ambition tirée des mémoires d'Hadrien, c'est-à-dire de se sentir « responsable de la beauté du monde », soucieux de préserver une liberté qui semble à ses yeux avoir largement déserté les « multiples clapiers privatifs » où se planquent aujourd'hui ses contemporains, largement impliqué dans les inévitables paradoxes de l'engagement et de la création, Marc Villemain cherche réellement autour de BHL et de sa complexité des réponses à ses propres angoisses.

Cette quête est tout sauf ennuyeuse, pédante, stéréotypée ou approximative. A Sarajevo, c'est aussi une part de lui-même que Marc Villemain est allé chercher, comme à la terrasse du Flore, dans les bureaux de Solférino ou dans la douleur solitaire de l'acte d'écrire. Sa relation à Bernard-Henri Lévy est la même que celle que beaucoup d'entre nous, parfois à notre insu, entretenons avec un personnage fondateur ou témoin privilégié

de notre « itinérance ». Sa quête nous interpelle, parce que son doute nous ressemble. « Le trésor est dedans, à dix pieds sous chair. Seul ce trésor crée des merveilles, c'est le paradoxe de l'humain ».

Qui peut prétendre y avoir atteint à coup sûr ? Et cela serait, en avoir tiré ce qu'il promet ? Et à quel prix ? « Aucun homme n'est jamais un livre dont il suffirait de tourner les pages pour en avoir le dernier mot » conclut Marc Villemain, en prétendant encore nous parler de Bernard-Henri Lévy.

« Avoir l'air d'un faux jeton à ce point-là, c'est vraiment de la franchise » disait Jeanson. Un aphorisme parfaitement maîtrisé par Monsieur Villemain. Pour notre plus grand bonheur. ■